

« A. R. »



André Rousseau
(collection particulière, tous droits réservés)

C'est de l'homme qu'il s'agit...

Quand je poussai pour la première fois la lourde porte de la Fondation, sise alors à la Méjanes, dans l'Hôtel-de-Ville d'Aix, au milieu des années 80, c'est André Rousseau, son Directeur, qui m'a accueilli. La Fondation était manifestement alors en train de vivre de grands changements. Madame Leger était décédée et Pauline Berthail avait quitté son poste de bibliothécaire. À terme, tout le fonds allait déménager vers l'ancienne usine des Allumettes. À ce qu'on m'a rapporté, le travail des chercheurs n'avait pas toujours été facilité : je dois, comme beaucoup sans doute, à André Rousseau d'avoir eu accès à tous les documents que je souhaitais consulter, y compris ceux qu'en un autre temps, au prétexte que M^{me} Leger avait cru devoir en interdire la communication, personne n'aurait jamais connus, par exemple ce poème « *L'incertain* » aujourd'hui publié. Parce que André Rousseau a le premier « levé la herse », bien des documents sinon tous ne sont plus aujourd'hui frappés d'interdit. Il fut plus un desservant qu'un gardien du temple.

Modeste ainsi qu'il sied à un desservant. Il m'a fallu du temps pour reconnaître en lui, le jeune professeur que j'avais croisé, jadis, dans les allées de la Sorbonne, appelé à devenir, quelques années plus tard, l'auteur, avec Pierre Brunel et Claude Pichois, du très précieux *Qu'est-ce que la littérature comparée ?* qui, en 1967, était venu combler un manque parmi les apprentis comparatistes dont j'étais. Il signait alors André-Michel Rousseau. À l'époque où je travaillais sur l'abbé Prévost, son *Pour et contre*, son *Cleveland, philosophe anglais*, j'avais fait mon miel de ses recherches et de ses livres sur Voltaire et l'Angleterre. Je n'ai réalisé que très récemment qu'André et André-Michel étaient le même homme. Et c'est encore plus récemment que j'ai appris que ses recherches réalisaient le projet de Michel Cabos, mort en déportation à Mauthausen en 1945...

Modeste et efficace. Le colloque du centenaire à Pointe-à-Pitre en 1987 lui doit une part de son succès, Qui l'a su ? Et la même année celui de Washington. Et bien d'autres manifestations. Lui, l'angliciste, s'était certes tardivement attelé à l'œuvre du poète, mais du jour où il a été nommé Directeur de la Fondation, en 1980, il a sincèrement voulu comprendre l'homme et l'œuvre selon une méthode qui en vaut d'autres et qui, héritière du Siècle des Lumières, consiste à bien s'assurer du fait avant de s'inquiéter de sa cause. Il fut certes un *amateur* mais un amateur éclairé et sincèrement désireux de faire connaître l'homme et faire aimer l'œuvre.

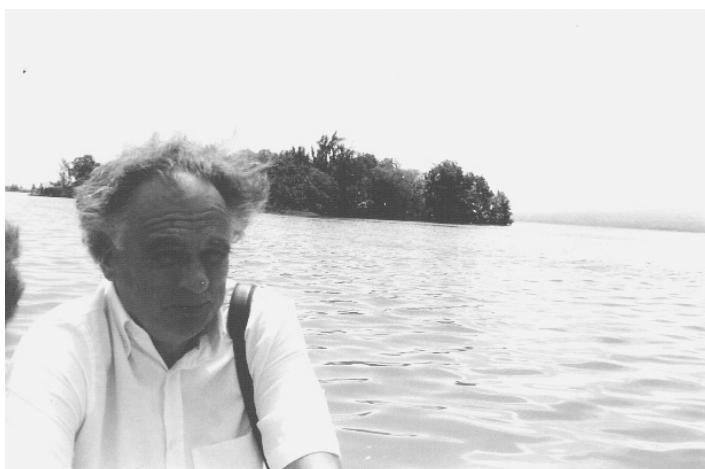
Il s'est ingénier à faire partager ses découvertes à plusieurs générations d'étudiants de l'Université d'Aix, dans les années 1990. Ses cours à l'Université ont été enregistrés à l'attention de quiconque voudra y puiser. Les expositions qu'il a organisées, il les a accompagnées dès sa prise de fonction d'un catalogue comme on n'en fait plus, très documenté et conçu pour intéresser le lecteur lointain, par delà les années.

D'André Rousseau, je garde entre tous le souvenir de sa fierté presque naïve à poser le pied sur l'îlet où le poète a voulu situer sa naissance, dans la rade de Pointe-à-Pitre (sont-ils si nombreux ceux qui ont eu ce privilège ?). C'était à l'occasion d'un court séjour que nous avions fait ensemble en Guadeloupe au prétexte d'une manifestation au Musée Saint-John Perse sur Francis Jammes. Je revois sa surprise à découvrir cet îlet, si proche de la côte et si plat, sans rapport aucun avec ce qu'en a écrit le poète, son admiration pour la magnifique maison coloniale qui abrite aujourd'hui le Musée Saint-John Perse — hélas, les Leger n'y ont jamais vécu — et sa tristesse devant leur « vraie » maison, rue d'Arbaud, une pauvre bâtie déjà fort délabrée. Son approche de l'œuvre est selon moi née de semblables expériences, nourries de la bonne connaissance qu'il avait du fonds légué par le poète.

Il a pu certes se tromper, au moins il multipliait les hypothèses potentiellement fécondes sans se contenter de répéter une quelconque

doxa, et pour les affirmations il s'en remettait aux spécialistes, ce qu'il savait ne pas être lui-même. Rien d'étonnant à ce qu'il se soit bien entendu avec cet autre homme de bonne volonté, le neveu du poète, le regretté Marcel Dormoy, qui à l'époque était le représentant officiel des ayants droit du poète. Non, le professeur André Rousseau ne fut pas l'un des premiers commentateurs de l'œuvre de Saint-John Perse, ce n'est pas lui qui fut choisi par le poète pour figurer parmi les rares extraits de textes critiques présents dans le volume des *Œuvres complètes* de la Pléiade : comme il est dit du perroquet des *Images à Crusoe*, « c'est un autre », un presque homonyme, André Rousseaux, avec un « x ». Mais les initiales « A.R. » qui discrètement closent le « complément biographique » du volume ajouté à l'occasion de sa réédition de 1982, sont bien les siennes.

Comme Directeur de la Fondation Saint-John Perse, il a beaucoup compté pour nombre d'entre nous.



André Rousseau, devant l'Îlet-à-Feuilles, rade de Pointe-à-Pitre
(collection particulière, tous droits réservés)